

CHAPITRE PREMIER

Une fenêtre sur le Strand

Dans la salle d'attente de Mr. John Quayne, l'éminent détective, Billy, un jeune garçon à la physionomie extrêmement éveillée, s'occupait à brosser un grand fauteuil de cuir et paraissait résolu à n'y pas laisser le plus petit grain de poussière. Chaque meuble, chaque recoin de la pièce avait été balayé, battu, épousseté en conscience ; mais ce siège, de toute évidence, méritait un respect spécial car, après l'avoir placé dans la vaste fenêtre cintrée avec le soin, les gestes délicats et révérencieux d'un dévot maniant une relique, l'enfant se baissa soudain et, entourant de ses bras avec une sorte d'ardeur solennelle le vieux dossier capitonné, il y déposa un baiser fervent.

« Que diable fais-tu là, Badger ? » demanda le maître, lequel, en chemin vers son bureau, s'était arrêté à le considérer d'un œil amusé.

« Je... je m'assurais qu'il ne restait pas de poussière, monsieur... »

Quayne eut un haussement d'épaules indulgent et, avec un sourire qui envoya une vive flamme sur le mince visage de Billy, il passa dans son saint des saints. Il eût été aveugle s'il n'avait vu la juvénile passion de Badger pour la belle jeune fille qui, depuis des mois, venait régulièrement à son bureau quatre jours sur sept et, assise à cette fenêtre, semblait si attentive à observer les innombrables passants qui sillonnent le Strand ; or, Mr. Quayne n'était point aveugle.

Mais, bientôt, le sourire disparaissait de son visage énergique pour faire place à l'expression sérieuse et concentrée du professionnel, tandis qu'il commençait à dépouiller sa correspondance.

« Ah ! » fit-il, prenant la première enveloppe sur une pile de lettres ; « le petit coquin l'a mise en évidence... Il connaît son écriture !... »

Le billet disait :

*Grandison Mansions,
16 septembre 1902*

Cher Mr. Quayne,

Je viendrai demain matin pour tenter une dernière épreuve. Si je ne réussis pas, je crois qu'il me faudra, bien à regret, abandonner l'entreprise.

Votre dévouée,

Marion Fermor

« Tant mieux ! Tant mieux ! murmura le détective. Ce projet-là ne m'a jamais plu, ne m'a jamais dit rien qui vaille ! Puisse-t-elle l'abandonner ! »

Et il passa aux affaires d'un autre client.

Ayant soigneusement expédié sa correspondance, reçu les rapports de trois ou quatre employés et donné des instructions à quelques autres, Mr. Quayne endossa son pardessus et, prenant son chapeau, se disposa à aller poursuivre pour le *Comptoir d'escompte*¹ une enquête portant sur une fraude gigantesque autant qu'embrouillée dont il était en train de démêler les fils.

En passant par le salon, il jeta un coup d'œil vers la fenêtre qui attendait encore sa belle compagnie, tandis que Billy errait inconsolé autour du fauteuil vide.

« Courage, Badger ! Elle va venir », fit-il, bienveillant et taquin.

Car le détective, rompu par profession à l'art de lire dans les cœurs, tenait en solide estime celui de l'humble petit employé ; et, augurant bien de son avenir, il n'était nullement fâché de voir le jeune enthousiasme de Billy se dépenser en un culte chevaleresque qui ne pouvait faire de mal à personne et pouvait le garder de pires folies.

« La même consigne, monsieur ? » demanda Billy rayonnant, mais sans accuser le coup.

¹ En français dans le texte. (Toutes les notes sont de l'éditeur.)

« La même. Tiens-toi prêt comme les autres jours ; et si tu reçois des ordres, tâche de les exécuter avec esprit et promptitude.

— Je ferai de mon mieux, monsieur. »

John Quayne sortit et Badger, posté à la fenêtre, regarda s'éloigner le chef qu'il ambitionnait d'égaliser un jour : figure impassible, silhouette rigide, œil pénétrant, caractère inflexible, impitoyable même pour la fraude, la violence, la cruauté, et justement craint des malfaiteurs de tout genre ; mais homme juste, tendre aux malheureux, aux humbles, aux petits ; toujours prêt à dépenser pour eux sans compter un temps précieux et des talents professionnels que le beau monde se disputait à prix d'or.

Mais, bientôt, l'image du grand homme est éclipsée par une vision plus belle. Badger a reconnu la voiture de son enchanteresse ; il l'a vue descendre, légère, entrer dans la maison ; et déjà, penché sur la rampe de l'escalier, il surveille avec des sentiments voisins de la vénération la montée d'un chapeau aussi simple que coûteux, qui graduellement émerge de l'ombre et entoure un radieux visage.

Badger s'annonce par une toux discrète.

« Votre place est prête, Miss. J'ai bien épousseté le fauteuil...

— Merci, merci », dit la visiteuse avec un sourire qui parut éclairer tout son entourage.

Et du pas souple et assuré d'une femme qui porte cette triple couronne : beauté, fortune, absolue liberté, elle traversa la salle pour aller prendre à la fenêtre son poste accoutumé.

« Juste où il faut et placé comme je veux ! Brave Billy ! » fit-elle, gracieuse.

Car Marion Fermor était de ces personnes que possède le charmant désir de plaire, qui ne croient pas, avec un peu d'argent, avoir payé tout service, et qui jamais ne marchandent un « merci » et un sourire, fût-ce à la femme de chambre qui noue les rubans de leur soulier, fût-ce au malheureux loqueteux qui ferme la portière de leur voiture.

Billy se sentit grandir d'un pouce. Miss Fermor était la seule cliente de Mr. Quayne qui eût pris la peine de découvrir son nom de baptême et qui lui fit l'amitié d'en user.

Elle prit place dans le fauteuil, dégrafa son vêtement, ôta sa voilette, retira lentement ses gants, s'apprêtant selon toute probabilité à une longue séance. Et chacun de ses mouvements révélait une beauté nouvelle : la main blanche, pure et délicate de forme, avec un indéniable caractère de fermeté, était idéalement jolie, la taille superbe, le teint irréprochable, l'œil limpide, les traits harmonieux, et la grâce, enfin, ce charme mystérieux qui prêterait de la beauté à la laideur même, était répandue partout à profusion ; une figure frappante, créée pour faire naître autour d'elle tous les enthousiasmes, tous les dévouements, et qui, mieux qu'aucune autre, eût pu se passer de l'appoint de la fortune. Mais sur ce caractère encore, le hasard s'était plu à la doter au-dessus et en dehors de la commune mesure.

Depuis tantôt deux ans qu'elle avait atteint sa majorité, Marion Fermor, héritière de deux millions de livres sterling, jouissait avec la plénitude d'une riche nature de tous les nobles plaisirs que peut apporter l'argent à ceux que le goût du beau et un cœur généreux défendent des basses satisfactions de l'égoïsme.

Peut-être à tant de traits charmants se mêlait-il quelque alliage ? Peut-être à l'exercice du pouvoir que confère la fortune, à l'usage un peu prématuré d'une liberté sans limites, à l'habitude de voir satisfaire immédiatement ses moindres désirs, Miss Fermor avait-elle contracté un peu de cette humeur impétueuse à laquelle n'échappent guère ceux qui sont situés comme elle ? Peut-être aussi était-elle née volontaire comme son père, Martin Fermor, lequel, ainsi que nul ne l'ignorait, devait surtout à une indéniable ténacité du vouloir les succès financiers qui avaient marqué sa carrière.

Toujours est-il que Marion montrait en beaucoup de choses une opinion décidée, personnelle, que sa tante, la placide Miss Jane Middleton, réprouvait doucement. Une fois sa résolution prise, il était difficile, sinon impossible, de l'en faire changer. Il est juste d'ajouter que ses décisions étaient invariablement basées sur les motifs les plus consciencieux et qu'elle eût été incapable de persévérer dans un projet de nature à blesser tout autre qu'elle-même. Mais sommes-nous libres de ne heurter personne dans la cohue des intérêts ? Et qui peut être assuré de ne faire tort qu'à soi-même en affrontant quelque risque ? Surtout quand l'entreprise est aussi téméraire que celle où se trouve présentement engagée Miss Fermor : un projet qui, rappelons-le-nous, « ne dit rien qui vaille » à son conseiller Mr. John Quayne.

Quoi qu'il en puisse être de cette question, la voici, à sa place habituelle, observant d'un œil fixe, aigu, attentif, l'infinie multitude qui forme, sur la grande artère londonienne, deux courants contraires et

ininterrompus, l'un vers l'est, l'autre vers l'ouest, où tous les contrastes se touchent, où le luxe coudoie la misère, où l'homme affamé et le riche repu marchent côte à côte. Mais ce n'est point vers les heureux de ce monde que se porte le regard de Miss Fermor. Dans cette foule bigarrée que le bel œil limpide fouille avec persistance, c'est évidemment aux vaincus de la vie que s'attache son attention : hommes aux habits fatigués, aux chapeaux roussis, aux chaussures éculées — plus bas encore, aux hommes-sandwichs, aux mendiants mêmes.

Pour attentive qu'elle soit à son étude, Marion trouve d'ailleurs le temps de s'occuper de son jeune compagnon, de lui dispenser un peu de cette gracieuse sympathie dont elle n'est jamais avare et qui lui conquiert tant de cœurs. Déjà, d'autres fois, elle l'a interrogé sur sa famille, son humble histoire ; elle n'a rien oublié de ce qu'il lui a dit de « mémé », qui par malheur a un petit faible pour le brandy ; de l'oncle Thomas, un estropié, le pauvre, mais un brave homme qui n'a pas peur de l'ouvrage ; surtout elle se rappelle les tendres accents avec lesquels il lui a parlé de sa jolie sœur Suzette. Hélas ! quoique le garçon soit discret et se défende résolument de risquer des confidences qu'il n'a pas le droit de faire, Marion le pressent avec chagrin : la pauvre Suzette a été « trompée ». Quelque vil désœuvré, abusant du prestige que le rang, la naissance, la fortune doivent infailliblement exercer sur une enfant ignorante, n'a pas craint, pour satisfaire son caprice égoïste, de porter le désespoir dans un cœur aimant, la honte dans une honnête famille ! À cette pensée, l'âme généreuse de Miss Fermor s'émeut de pitié et, sans paraître avoir compris toute l'étendue du désastre que couvrent les réticences de Billy, son instinct délicat lui dicte les paroles capables d'apaiser la fierté endolorie de son petit ami. Puis, en personne active et pratique, elle songe immédiatement à porter remède au malheur entrevu. Il faudra qu'elle s'arrange pour rencontrer cette pauvre Suzette, pour gagner sa confiance, pour la consoler, la placer. Mais, soudain, Suzette et les plans charitables ébauchés pour elle s'envolent de son esprit, disparus aux quatre vents du ciel. Marion se penche vivement à la fenêtre, l'œil rivé sur un point du trottoir, en face d'elle.

« Billy ! Ici ! Vite ! Ce monsieur très grand... là ! là ! Avec une redingote grise... Tenez ! Il dépasse la boutique du coiffeur... Le voyez-vous ? Le reconnaissez-vous ?

— Cet aristo dans la débîne ? » fait Badger qui, désireux de ne pas se tromper, ne mesure pas ses termes.

« C'est cela même ! Courez ! Ne perdez pas une seconde !... Et ramenez-le ! Dites... dites... qu'une dame désire le voir pour... pour affaires ! affaires... avantageuses !

— Je dégringole », déclara brièvement le jeune Badger.

Et, joignant l'action à la parole, il dévala comme un petit tourbillon les marches de l'escalier, parut presque immédiatement sur le seuil, en trois bonds se trouva de l'autre côté de la rue, et Marion, haletante, l'œil brillant, la joue rose, le vit avec un inexprimable sentiment de triomphe aller droit au but et, sans une déviation, sans un doute, agripper fermement une des manches de la redingote grise indiquée.

« Il le tient ! s'écria-t-elle joyeuse. Nous y voilà !... Enfin ! Brave Billy ! Et il n'y a pas à dire, c'est absolument le modèle demandé ! On dirait qu'il a été fait sur mesure. »

CHAPITRE II

« Le modèle demandé »

Lorsque Leslie Armytage quitta son pauvre réduit en ce mémorable matin de septembre, il avait tout juste deux pence dans sa poche et cette somme représentait la totalité de sa fortune. À moins que le hasard ne vînt à son aide au cours de la journée, même le misérable « hôtel du pauvre » lui serait refusé ce soir ; et tout ce qu'il lui resterait à faire serait de gagner la campagne pour chercher l'abri de quelque meule de foin, car la ressource traditionnelle de coucher sous les ponts ne lui souriait en aucune manière.

Rien cependant ne témoignait dans l'extérieur du jeune homme qu'il fût à ce point nécessaire ; et il fallait, en dehors de sa naturelle pénétration, qu'un ardent désir de vaincre, une longue et patiente étude du type cherché fussent venus à son aide pour que Miss Fermor eût reconnu du premier coup les signes de cette détresse. Ses vêtements, certes, montraient la corde ; mais, coupés par un ciseau d'artiste, et sortis des mains d'un tailleur en renom, leur destinée était de faire bonne figure jusqu'à la dernière extrémité. Même réduits en lambeaux, même sous le crochet du chiffonnier, ils garderaient la marque ineffaçable de leur aristocratique origine.

Pareil à ses habits était l'homme. Ni les revers, ni un jeûne prolongé, ni même le plus absolu dénuement ne seraient en pouvoir de lui ôter certains traits distinctifs, tels que la noblesse du visage, l'élégance innée et acquise des mouvements, et jusqu'à cette allure propre à l'officier de cavalerie que le moins initié eût reconnue tandis qu'il tournait ses pas vers le West End. Non qu'il eût rien à faire aujourd'hui dans ce quartier opulent, mais par simple habitude, parce que ce coin de Londres était celui qu'il connaissait le mieux, et qu'il n'y avait aucune raison au monde qui dût lui en interdire l'approche.

Car Leslie Armytage, pauvre épave qu'il se trouvait être à vingt-huit ans, n'avait absolument rien sur la conscience qui pût lui faire redouter de rencontrer ses pareils. Aucun crime, grand ou petit, aucun délit, léger ou grave, pas le moindre solécisme de conduite ne pouvait lui être reproché. Et s'il avait été en état de payer aux grands clubs l'habituelle souscription, rien ne l'eût empêché, par exemple, d'entrer le front haut à l'Army and Navy, qu'il connaissait si bien, d'échanger une franche et loyale poignée de mains avec les plus exclusifs, les plus nobles habitués de l'endroit. Si le pauvre garçon avait péché jamais, c'était par excès de générosité, de loyauté, et cette absence d'esprit pratique pour défendre son bien que montrent trop souvent ceux qui ont trouvé la fortune dans leur berceau. Beau, bien né, riche, brave jusqu'à la folie et rencontrant partout la bienvenue, ses débuts dans le monde et au régiment furent une série de triomphes. Puis il fut appelé au Transvaal et, après avoir vaillamment guerroyé avec de vaillants adversaires, il revenait tout joyeux de la guerre sud-africaine.

Une première et sérieuse déconvenue l'accueillit sur la terre natale. Le solicitor de la famille, homme aux dehors vertueux chez qui il avait mis toute sa confiance, aussi bien que toutes ses valeurs, ce grave et onctueux personnage avait délogé, emportant la presque totalité des valeurs en question. Leslie ne perdit pas la tête. Faisant face à la mauvaise fortune avec le même sang-froid qu'il avait montré devant l'ennemi, il quitta le régiment — gros crève-cœur — et, réunissant le peu qu'il lui restait, se mit en devoir de poursuivre le dépositaire infidèle, de lui faire rendre gorge et, en même temps, de rétablir ses affaires. Mais le brillant officier de hussards s'entendait aussi mal à l'art de faire fructifier l'argent qu'à celui de lutter avec les aigrefins. Peu à peu, il vit fondre dans ses mains ses dernières ressources et, comme il n'avait jamais appris d'autre métier que celui des armes, il se trouvait en condition plus que critique par ce beau matin de septembre où, quittant le lamentable hôtel garni, il s'en allait avec deux pence dans sa poche, attiré par les quartiers ensoleillés qui avaient vu ses jours prospères.

Avec l'intention de gagner Hyde Park en traversant Piccadilly, il se dirigea vers le Strand, prenant le plus long chemin parce que rien ne le pressait et que, d'ailleurs, il avait une visite à faire à Lincoln's Inn Field, où la faillite du solicitor achevait de se liquider, sans le moindre avantage d'ailleurs pour les malheureux créanciers. Mais qui sait ? Peut-être, après tout, quelque chose serait sauvé du naufrage ? Peut-être allait-on enfin lui remettre une parcelle de son bien ? Ne fût-ce qu'une demi-couronne, elle serait, ma foi, bienvenue ! Elle résoudrait, au moins pour aujourd'hui, le problème inquiétant de la nuit. Deux fois par semaine, il passait ainsi au guichet pour s'informer du progrès de l'enquête. Comme

toujours, la réponse brève et nette de l'employé sonna le glas de sa nouvelle espérance ; elle lui apporta, de plus, l'expression gratuite du dédain de ce fonctionnaire. Mais, en bonne foi, un homme d'ordre, gagnant dix livres par mois, et se maintenant au-dessus de ses affaires, pouvait-il éprouver la moindre sympathie à l'égard d'un gentleman qui n'avait pas su s'arranger pour vivre avec deux cent mille livres de rente ? Il eût été excessif de l'attendre de lui.

Leslie Armytage, comprenant vaguement les sentiments de vertueuse réprobation exprimés par la figure encadrée au guichet, eut un sourire mi-amusé, mi-attribué, et, quittant le cabinet, suivit la foule compacte qui se pressait dans le Strand. À cause de l'ombre, il avait choisi le côté sud, et il venait de passer l'hôtel Cecil, lorsqu'un homme bien mis, de petite taille, à l'œil fulgurant, qui l'avait avisé au coin de Wellington Street et le suivait depuis un moment sans qu'il s'en aperçût, pressa le pas tout à coup et, virant de bord, s'arrangea pour le regarder bien en face, pour s'assurer de son identité. Après quoi, se retirant sous une porte cochère, il prit une photographie dans la poche latérale de sa jaquette, la considéra attentivement et, convaincu cette fois qu'il ne pouvait faire erreur, marcha sans hésiter jusqu'au bureau de poste le plus proche et dépêcha le télégramme suivant, adressé à Chicago :

L... a pris la clé des champs. Je viens de le voir à la minute. Envoyez les autres sans tarder.

Cependant, Leslie poursuivait sa promenade sans but. Uniquement préoccupé de la solution de ses difficultés, et ne regardant guère autour de lui, il ne s'aperçut pas du mouvement opéré pour le dépasser et le dévisager, ou bien, s'il le remarqua, il l'attribua à une erreur sans conséquence et n'y pensa pas davantage.

Et voici que, cent pas plus loin à peine, il se trouve la proie d'un nouvel assaut, et ce n'est pas cette fois simplement un œil qui croit le reconnaître : c'est quelqu'un qui veut être vu, entendu, et qui, pour arriver à ce résultat, s'accroche de toutes ses forces à la manche de son habit.

Tournant vivement la tête, l'ex-hussard aperçut une tignasse blonde, un nez effrontément retroussé, une paire d'yeux bleus étincelants, une bouche spirituelle : la figure typique du galopin de Londres, faite pour le rire et l'insouciance mais, en ce moment, transformée, chargée de tous les soins d'une grosse responsabilité.

« S'il vous plaît, monsieur, articula Billy Badger hors d'haleine, une dame vous attend... là... tout en face... pour affaires... avantageuses !

— Une dame ?... »

La guerre, la ruine avaient mis un abîme entre Leslie et le monde qu'il fréquentait autrefois. Et, parmi les gracieuses hôtesse qui le recevaient alors, combien se souvenaient aujourd'hui du capitaine Armytage ? Laquelle aurait pu le faire appeler pour « affaires avantageuses » ? Il n'en voyait aucune.

« Tout en face ? Où cela ? » demanda-t-il, indifférent mais sans rudesse, car le visage intelligent de Billy lui avait plu tout de suite.

« Là, là, où vous voyez cette grande fenêtre cintrée ; c'est le bureau de Mr. John Quayne, le détective ; et moi, je suis son employé », dit fièrement Badger.

Comme chacun à Londres, Armytage connaissait de réputation le célèbre Quayne, et ce nom était une garantie suffisante ; s'il y avait erreur, il ne pourrait se trouver rien de louche dans l'affaire. Qu'avait-il d'ailleurs à craindre ou à risquer ?

« C'est bien. J'y vais ! » fit-il, tranquille. Et, piloté par Billy, il traversa la chaussée.

« Quel est le nom de cette dame ? demanda-t-il comme ils gravissaient l'escalier.

— Sais pas ! jeta Badger par-dessus son épaule.

— Vous irez loin, jeune homme ! » fit Armytage en riant.

Il mit le pied sur le palier. Un instant plus tard, il se trouvait en présence de Marion Fermor.

À peine dix minutes auparavant, lorsque Billy lui avait dit : « Une dame vous attend », non seulement ces mots, gros de toutes sortes de possibilités, n'avaient éveillé chez lui aucune émotion, mais encore ils n'avaient évoqué aucun souvenir, aucun nom, aucune figure distincte de la foule, preuve absolue que son cœur était libre, son imagination inoccupée. Et, en effet, beaucoup plus soldat et sportsman que chevalier des dames, Leslie ne s'était guère dépensé en flirts mondains, n'avait point

connu de « grande passion » : à peine s'il y croyait.

Or, voici que là, du premier coup, sans préparation, sur un seul regard, ce sentiment qu'il ne connaissait pas, qu'il niait presque, qui avait passé près de lui sans le toucher au jour de sa prospérité, venait à l'heure de la misère le frapper en plein cœur, promptement, sûrement, inexorablement. Avant même que la forme gracieuse assise dans le fauteuil eût développé toute sa flexible hauteur pour venir à lui, il savait, aussi clairement que si des années de commerce le lui eussent démontré, que cette femme était la seule, l'unique, l'élue. Et une si surprenante révélation ne l'étonnait pas. Il l'acceptait comme on accepte ce qui est irréfutable, irréductible, fatal, décrété de toute éternité.

Le « coup de foudre » traditionnel, auquel il ne croyait point, dont il avait ri comme tant d'autres, ce baptême du feu que seuls peuvent nier ceux qui ne l'ont pas reçu, l'enveloppait de son irrésistible flamme ; et, pour la première fois, reconnaissant son maître, Leslie déposait les armes.

Cependant, Miss Fermor, profondément ignorante de l'orage qui se déchaînait près d'elle, procédait directement à l'exposition des faits : simple, gracieuse, mais entièrement *businesslike*, c'est-à-dire avec le ton et le visage des affaires.

« Vous excuserez, j'espère, la liberté que j'ai prise, dit-elle. Mais j'ai pensé que vous seriez peut-être disposé à gagner une somme de deux mille livres. Si je me suis trompée, je ne puis que vous offrir mes sincères excuses pour le dérangement que je vous cause. »

D'un effort vigoureux, Armytage s'arracha à la force qui, agissant sur son être comme un sortilège, anéantissait pour lui le temps et l'espace, lui faisait oublier où il se trouvait, ce qu'il faisait là, s'il s'était écoulé des siècles ou des secondes depuis qu'il avait mis le pied dans le salon...

Et, s'étant obligé à comprendre, il sourit.

Ce que venait de lui dire cette inconnue, n'était-ce pas au moins aussi étrange que le pouvoir soudain qu'elle avait pris sur lui ?

« Mon extérieur, sans doute, doit inspirer l'idée qu'un peu d'argent viendrait à propos, et que je ne ferais pas trop de difficultés sur les moyens de le gagner, dit-il. Mais la somme que vous indiquez est importante. Puis-je demander, avant de répondre, quel service vous attendez de moi ? Et aussi quelle est la raison qui me vaut d'être choisi pour cette tâche ? »

Marion fit signe à Badger de se retirer et, indiquant un siège à Leslie, reprit place sur son fauteuil.

« Rien n'est plus légitime que votre question, dit-elle. Je vous ai choisi parce que vous ressemblez trait pour trait à une personne que je vous destine à représenter — un gentleman que j'ai promis d'épouser », ajouta-t-elle avec une sorte de conviction soudaine et irrésistible qu'elle n'avait rien à perdre à parler franc devant l'homme qui se trouvait en face d'elle. « Voici trois longs mois que je vous attends ; j'étais sûre que vous deviez exister. Le Strand était un endroit favorable pour mes observations, tout Londres y passe, et j'ai besoin de l'aide de Mr. Quayne ; aussi ai-je fait arrangement avec lui pour user de sa fenêtre jusqu'à ce que, dans le torrent humain qui roule devant mes yeux, j'eusse distingué celui que je cherchais.

— Je vois !... » dit Leslie, qui ne voyait pas du tout, mais qu'envahit néanmoins un distinct sentiment de détresse au son de ces mots : *Un gentleman que j'ai promis d'épouser*.

« Depuis trois mois, reprit Miss Fermor, j'ai vu passer bien des figures qui, à la rigueur, auraient pu me satisfaire, mais je voulais la parfaite similitude et je l'ai trouvée. Votre ressemblance avec Ni... avec mon fiancé est si grande que sa propre mère s'y tromperait. De même, si je ne savais que trop où il se trouve, l'infortuné, je pourrais douter... En deux mots, et pour ne point vous faire de temps, au cas où vous déclineriez ma proposition, il est interné dans un asile d'aliénés — injustement détenu, vous comprenez — et je désire que vous m'aidiez à lui rendre la liberté. »

Ainsi, il devait non seulement renoncer, aussitôt que vue, à conquérir jamais celle qui venait de le prendre corps et âme, mais encore il lui faudrait travailler à la livrer à un autre ! Hélas ! Il n'était pas en position de refuser.

« Que proposez-vous ? demanda-t-il après un moment de silence.

— Voici, dit-elle nettement. Vous feindrez la folie et, quand votre état sera dûment constaté, vous serez envoyé à la maison de santé où se trouve présentement mon fiancé : à Grey Gables, chez le Dr Beaman. Là, vous vous arrangerez, grâce à votre ressemblance avec lui, pour prendre sa place et

permettre son évasion. Inutile, je pense, d'ajouter que toutes les mesures à prendre, tous les détails à étudier et préparer d'avance, tout le poids matériel de l'affaire, en un mot, reposera entièrement sur moi », ajouta Marion, tout en étudiant attentivement les changements d'expression qui se suivaient sur le visage de Leslie. « Jusqu'au moment où vous entrerez dans la maison de santé du Dr Beaman, votre rôle demeurera à peu près passif. Et une fois dans la place, il ne vous sera pas difficile, je pense, de persuader...

— ... le prisonnier de prendre ma place, de me laisser la sienne ? acheva Leslie avec amertume. Non, je n'appréhende point qu'il soit difficile à persuader. Mais la mission, je le confesse, me paraît dure !...

— Convenez que j'y mets le prix », dit Marion, tranquille.

« C'est juste. Et rien ne m'obligeant à accepter — rien que ma misère —, ces récriminations sont hors de propos. Excusez-les. Combien devra durer cette feinte folie et mon séjour à l'asile ? reprit-il après un temps de muette délibération.

— Mais le moins possible, j'espère. Tout juste ce qu'il faudra pour faire évader votre "double" et, une fois la chose accomplie, simuler un retour graduel à la santé mentale, qui vous rendra certainement la liberté. Tout cela pourra durer deux ou trois semaines, un mois au plus. »

Armytage eut sur le bout de la langue une question que seul un sentiment de délicate générosité l'empêcha d'exprimer :

Si son fiancé était en réalité possesseur de sa raison, pourquoi l'avait-on enfermé ? Pourquoi n'était-il pas relâché ? Peut-être se berçait-elle d'une dangereuse illusion ; et si cet homme était réellement un aliéné, que de douleurs, que de désastres ne se préparait-elle pas en faisant de lui le compagnon, le maître de sa vie ?

Mais le regard pénétrant de Marion paraissait déjà lire comme un livre ouvert la physionomie transparente de l'ex-hussard.

« Si je vous comprends bien, dit-elle, votre présente hésitation n'est point causée par la pensée des difficultés, des ennuis, des risques à courir pour vous personnellement dans cette entreprise. L'honorable scrupule qui vous retient, c'est uniquement, n'est-il pas vrai, la crainte de me nuire en exécutant le projet qui m'est cher ? »

Sa voix s'était faite très douce, et son bel œil franc rayonnait de beauté.

Tout le sang de Leslie se précipita vers un visage que les soucis avaient pâli et amaigri, sans rien lui ôter de sa mâle beauté.

« Je l'avoue, dit-il d'une voix mal assurée. Je me trouve dans le plus extrême embarras, il est superflu de le dire ; et la somme que vous m'offrez serait pour moi le salut. Mais — pardonnez-moi si j'ai l'air de faire des phrases — j'aimerais mieux me couper la main droite, j'aimerais mieux mourir de faim, que... » Il aurait voulu dire : *que de vous faire un tort quelconque* ; il finit comme il put : « ... que d'agir contre ma conscience !

— Je savais que vous étiez un vrai gentleman ! J'en ai été assurée dès le premier coup d'œil, s'écria chaleureusement Marion. Vous me mettez en dette avec vous... tout de suite ! Et voici comment. Je me confie entièrement à votre honneur, à votre bonne foi. Si, après avoir vu de près, étudié et observé mon fiancé, vous jugez en votre âme et conscience que Nigel Lukyn est dément, je vous délire de votre parole, et vous pouvez revenir à l'air libre sans avoir pris sa place. Acceptez-vous l'affaire sur cette nouvelle base ?

— J'accepte », dit solennellement Armytage.

Marion se leva, triomphante. « Dieu soit loué ! dit-elle. Combien je vous dois ! Combien je vous devrai encore ! Mais ne perdons point de temps. Réglons dès aujourd'hui les préliminaires. Que diriez-vous de me retrouver demain soir au restaurant — disons chez Rules² — et de discuter les détails avec un mien ami ? »

Avisée autant que spontanée et généreuse, pensa Leslie à part soi. Et, avec un demi-sourire : « L'ami, ce sera Mr. Quayne, je présume ?

— Parfaitement », dit sans se troubler Marion, qui avait pour but de lui faire toucher sans tarder une

² Le plus vieux restaurant de Londres, ouvert en 1798 à Covent Garden.

avance sur ses honoraires, bien plus encore que de le soumettre au regard perçant du détective. « À propos, je ne sais pas encore votre nom. Voici le mien, conclut-elle en lui tendant sa carte.

— Je n'ai pas de carte », dit Leslie, un peu raide. « Mon nom est Armytage, Leslie Armytage, ex-capitaine au 29^e Hussards. Si Mr. Quayne veut bien prendre la peine de se procurer sur moi des renseignements, j'en serai bien aise », dit-il en se retirant.

Absolument l'homme que je cherchais !... Mieux, mille fois mieux que je n'espérais !... Trop bien peut-être... soupira Miss Fermor, sans s'expliquer clairement la cause de ce doute et de cette mélancolie lorsque, sortie d'une longue méditation, elle s'apprêta à rentrer chez elle, non sans avoir envoyé le jeune Billy au septième ciel par le gracieux témoignage de sa satisfaction.